

Solal Rabinovitch  
Σολάλ Ραμπίνοβιτς

## Glisse-toi entre le rêve et son récit

### Να γλιστρήσεις ανάμεσα στο όνειρο και στην αφήγηση του

Freud écrit dans *L'Esquisse* : « On ferme les yeux, on hallucine, on les ouvre, on pense en mots<sup>1</sup>. » Si le rêve ne se sait que de son récit, de sa mise en mots, il est aussi hallucination, perception. Il est donc double, à la fois verbe et image. Le récit du rêve apparaît à la surface du sommeil ; mais sous le récit, il y a l'image – sous l'ouate, il y a le dessin, disait Virginia Woolf. L'image du rêve reste au fond, comme au fond d'un tonneau, visible encore derrière les paupières ; là, sous la surface, se perçoit le *Wunsch* que dessine l'image hallucinatoire. À la surface du récit, dit Lacan, c'est le champ de l'interprétation analytique du *Wunsch*, de ce désir articulé qui se satisfait de l'être<sup>2</sup>. Il se satisfait doublement : d'être articulé en mots, à la surface, et d'être halluciné, en profondeur.

C'est dans cet écart, jamais réductible, qu'on peut se glisser entre le rêve et son récit. N'est-ce pas le désir lui-même qui se glisse entre ses deux inscriptions, celle de la part visuelle, vécue, du rêve, et celle de la part auditive du récit que s'entend dire le rêveur ? Mais s'agit-il du même désir ?

Vient l'image d'un rêve : un plan fixe en plongée, comme une vue de surplomb sur un parquet clair inondé de lumière et sur un pan de mur blanc. Une femme gît toute tordue sur le plancher, la moitié gauche du corps croisée par-dessus la moitié droite. Un téléphone un peu plus loin sur la gauche, par terre. Le corps est assez jeune, les vêtements sont clairs et légers. Dans ce plan immobile, ce sont la lumière et la jeunesse qui frapperont le plus la rêveuse, à son réveil.

À ce niveau-là de l'image du rêve, le désir est double : il est ce désir de dormir qui protège le sommeil, mais il est aussi désir de mort, et c'est par l'intermédiaire de ce second désir que le premier est satisfait<sup>3</sup>. La position

---

<sup>1</sup> S. Freud, *Esquisse d'une psychologie*, Toulouse, érès, coll. Scripta, 2011, p. 101 (cette citation rétablit le texte qu'une coquille d'impression a tronqué de son début).

<sup>2</sup> J. Lacan, *Le désir et son interprétation*, voir les séances du 19 et 26 novembre 1958.

<sup>3</sup> J. Lacan, *op.cit.*, séance du 12 novembre 1958.

du corps dans l'espace, divisé en deux moitiés selon un plan sagittal perpendiculaire au sol, pose à l'analyste la question de la symétrie de ces deux moitiés, soulignée par leur dessus-dessous qui les rend superposables, c'est-à-dire non spéculaires. « Le rêve est un rêve en fin de compte fait non seulement pour l'analyse mais souvent pour l'analyste<sup>4</sup>. » L'analyste en effet est censé s'intéresser à la géométrie, à la géométrie dans l'espace, et l'analysante lui propose son propre corps comme objet d'intérêt, sinon de réflexion.

La forme verbale que donne son récit au rêve va ajouter quelque chose à l'énigmatique satisfaction de l'image hallucinée, quelque chose qui touche à l'être du sujet. La femme du rêve (c'est la rêveuse) a fait un AVC. Une série d'associations sur l'AVC conduit la rêveuse à l'amour du père et du grand-père, non sans le regret d'un don phallique qu'elle refusa autrefois. Le *Wunsch* du rêve, ainsi interprété, fait ce qu'il dit : être aimée par le père, être aimée par le grand-père, être aimée par l'analyste. Que le refus l'ait détournée physiquement de cet amour est bien la preuve que cet amour existe. Dans la lumière du rêve, se réalise le vœu d'être aimée.

Or, au-delà de la simple perception de l'image, le récit va faire apparaître le verbe d'une spéculation. Si le désir est parole de la pulsion, est-ce au verbe ou à la pulsion que sa part mortelle emprunte figure ?

Le récit se poursuit. Dans la position bizarre où elle gît sur le plancher, la rêveuse calcule, toujours immobile, les mouvements qu'elle doit faire avec la moitié valide de son corps, la gauche, pour tirer et faire basculer l'autre moitié paralysée, jusqu'à pouvoir atteindre le téléphone et appeler quelqu'un ; mais elle conclut, toujours sans bouger, qu'elle ne pourra pas y arriver. Elle n'est pas angoissée. La position de son corps prend alors un autre sens, celui du trajet à faire afin d'être sauvée, et qui est impossible à faire. Notons que ce trajet, s'il avait pu se faire, aurait inversé à l'arrivée les deux moitiés de son corps, la droite passant alors par-dessus la gauche, dans un dessus-dessous qui, malgré son inversion, aurait conservé à la fois la superposition des moitiés et leur parfaite symétrie. Touche de réel ?

Le calcul sépare la rêveuse de la mort, l'impossible de sa résolution l'en rapproche. L'accident vasculaire cérébral implique un savoir du corps sur lui-même, un savoir qui ne se livre qu'en rêve, et qui s'y glisse comme pour en éloigner l'affect. La rêveuse sait qu'elle a fait un AVC. De quel ordre est

---

<sup>4</sup> J. Lacan, *op.cit.*, séance du 14 janvier 1959, transcription AFI, p. 150.

ce savoir, qui sépare le sujet à la fois de son existence et de la douleur d'exister ?

Dans la vacance vocale du rêve, les grandes lettres qui accidentent le corps, AVC, ne sont pas entendues, elles sont lues. Pourtant il subsiste une trace sonore du V médian, non pas dans l'entendu mais dans le geste de léger voussoiement des dents frottant contre la lèvre. Trace que va durcir la fermeture brutale des lèvres et l'occlusion du son B dès qu'émis. Ce changement du geste labial, qui fait passer l'objet oral de la demande d'amour au rien de l'aphonie de l'objet voix, change le V en B ; et, en s'écrivant maintenant ABC, les grandes lettres de l'accident vont ouvrir le champ des deux signifiants du rêve, lumière et jeunesse.

Ensuite, ces lettres ABC du début de son existence de jeune femme, qui sont venues glisser sur celles de l'accident AVC, continuent à glisser le long de l'alphabet jusqu'aux trois dernières lettres, XYZ<sup>5</sup>. Le trajet de ce glissement évoque celui qui n'a pu se faire, le trajet salvateur d'une moitié du corps sur l'autre. Des trois premières lettres de l'alphabet aux trois dernières qui sont passées par-dessus les premières, le trajet a été réalisé par les pensées latentes de la veille : ces pensées ont fait ce qui n'a pu se faire dans le rêve, le croisement résolutoire de l'appel au secours. Dans ces dernières lettres pourra s'interpréter le désir comme désir de sa fin. Un désir-suicide, qui l'avait au temps de sa jeunesse amarrée à ces lettres de la fin, tout en la maintenant à distance de cette fin. Seules la blessure et la mort sont des événements qui excèdent le présent : à la fois cela s'accomplit et à la fois leur accomplissement ne peut se réaliser. C'est l'abîme du présent, l'abîme d'un temps sans lendemain, d'un temps désubjectivé devant le terme dernier de l'existence : à la fois je n'y puis mourir (être mort est déjà dans un autre temps) et à la fois je n'en finis pas de mourir<sup>6</sup>.

Glisse-toi entre l'hallucination et son récit, glisse-toi entre les images et les mots, pourrait dire le rêve à l'analyste, afin de saisir le désir qui te concerne. Qu'y a-t-il entre le rêve et son récit ? Qu'y a-t-il entre l'image mouillée, posée au fond de l'eau de la rétine, et les associations du récit ?

---

<sup>5</sup> Le 9 avril 1974, dans *les Non-dupes errent*, Lacan parle d'une redistribution de lettres en un nouvel arrangement qui en épingle un discours. C'est là le lien entre l'inventé du savoir et ce qui s'écrit.

<sup>6</sup> Voir V. Goldschmidt, *Le système stoïcien et l'idée du temps*, Paris, Vrin, 2006. Voir aussi G. Deleuze, *Logique du sens*, Paris, Seuil, 1969, pp. 174-179. Enfin voir M. Blanchot, *L'Espace Littéraire*, Paris, Gallimard, 1955, p. 160.

Lumière et jeunesse sont restées au fond, même si le récit les a incluses ; mais les grandes lettres ont troué la trame du récit et plongé au fond. Elles ont rattrapé l'image du fond, elles l'ont essorée et enchaînée au désir – pas à celui de la demande d'amour, mais à celui du fond du tonneau, le désir d'être perdue pour l'autre, d'être *rien* pour l'autre, le désir suicide.

XYZ, les grandes lettres de la fin qui ont été le début, le moteur du rêve, ne formeraient-elles pas l'extrémité de la flèche rétroactive de la troisième ligne du graphe, en bas à gauche ? Sur cette ligne, qui croise les deux autres, on rencontre « le Moi, le désir, le fantasme, et enfin l'image spéculaire avant que sa pointe<sup>7</sup> », soit « ce qui d'une concaténation symbolique se rapporte à l'imaginaire où elle trouve son lest<sup>8</sup> », « sa pointe qui n'est ici à gauche, en bas, saisissable que comme d'un effet rétroactif, sa pointe ne consiste qu'en illusion rétroactive également d'un narcissisme primaire<sup>9</sup> ».

Certes interpréter le désir c'est placer entre le sujet et l'insoutenable de sa confrontation avec le terme de sa vie (AVC) la rétroaction d'un désir de mort, d'un désir-suicide, que le rêve met en pleine lumière. Mais, sous le désir suicide, il y aurait l'irréel du narcissisme primaire et de la pulsion de mort. Et ça, est-ce que ça s'interprète ?

Athènes, 1<sup>er</sup> juin 2019

---

<sup>7</sup> J. Lacan, *D'un Autre à l'autre*, 26 mars 1969, version AFI, p. 216.

<sup>8</sup> *Id.*

<sup>9</sup> *Id.*